

Charles Bouazis, éd., *Essais de la théorie du texte*, Paris : Galilé (Coll. À la lettre), 1973, 221 pp.

Christian Bauer

Volume 9, numéro 1, avril 1976

Claude Simon

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500390ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500390ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bauer, C. (1976). Compte rendu de [Charles Bouazis, éd., *Essais de la théorie du texte*, Paris : Galilé (Coll. À la lettre), 1973, 221 pp.] *Études littéraires*, 9(1), 228–231. <https://doi.org/10.7202/500390ar>

des règles, à un système de rapports hiérarchisés produisant un effet d'assujettissement. Les *PLG* confirment, s'il en était encore besoin, que l'analyse du discours ne peut rester intra-linguistique. Le cadre institutionnel, les formations idéologiques et les rapports de force qui président à la production de tout discours font que la signification doit être reliée à ce qu'on nomme encore parfois l'extra-linguistique. Le discours est une pratique trans-linguistique et trans-communicative. En interrogeant les discours politiques, religieux, publicitaires ou littéraires la linguistique tente aujourd'hui d'intégrer les apports freudiens et marxistes qui permettent seuls de penser la production du sujet dans et par le signifiant, à l'intérieur des formations idéologiques et inconscientes.

Comme les *Essais de linguistique générale* de R. Jakobson, les *PLG* constituent un des grands textes de la linguistique moderne; à ce titre, ils doivent être interrogés de manière exigeante et inlassable ne censurant les acquis ni de la psychanalyse ni du matérialisme historique. À ce prix, la linguistique, se dégageant à la fois du positivisme et de l'idéalisme, se constituera progressivement en branche spécifique de la sémiologie générale, c'est-à-dire en science des pratiques discursives.

Jean-Michel ADAM
Rouen

Charles, BOUAZIS, éd., *Essais de la théorie du texte*, Paris: Galilée (Coll. À la lettre), 1973, 221 pp.

Travailler le texte, penser la sémiologie littéraire, aujourd'hui, nous demande de reconsidérer tout un champ conceptuel; penser le texte, travailler la sémiologie dite littéraire, cela veut dire participer à un jeu qui remplace la fiction par la théorie en niant l'architrave — la pulsion de mort crée le *Méta* —, point de coupure lisible.

Voici, donc, un recueil d'essais, ou, plutôt, une séance de six textes jouant entre eux. Sous la direction de Charles Bouazis, se rassemblent plusieurs approches de la notion de texte; les collaborateurs — Jens Ihwe et Teun A. van Kijk, Peter Madsen et Per Aage Brandt, D'Arco Silvio Avalle et Charles Bouazis — se situent dans l'espace épistémologique de la grammaire générative transformationnelle et de la glossématique hjelmslevienne, d'une part, de l'esthétique d'Adorno, d'autre part; de même, leurs textes ne présentent pas le développement d'une idéologie homogène; au contraire, ils essaient de surmonter l'échappement des «idéologèmes» textuels en soupçonnant «...la science du texte comme... un «dévissage», théorisation à la fois» (p. 15 — *dévissage*, comme pratique théorique, peut-être).

Pendant sa période d'enseignement à l'Université de Genève, F. de Saussure donnait non seulement des cours de linguistique générale, mais aussi des séminaires de philologie germanique. Le hasard a voulu que

ces leçons n'aient pas été suivies par les étudiants intéressés aux problèmes de linguistique théorique dont les notes furent publiées sous le titre *Cours de linguistique générale*. C'est le grand mérite de D'Arco Silvio Avalle de publier pour la première fois quelques extraits des *carnets* personnels dans lesquels Saussure s'occupe de l'analyse de la légende germanique, en particulier du *Nibelungenlied* et de *Tristan und Isolde*; ces extraits forment le véritable centre de l'essai, ou plutôt de l'exégèse d'Avalle¹.

Après avoir examiné la notion hétérogène et non fixée de « système » et le statut épistémologique de la sémiologie dans la pensée saussurienne, l'auteur conclut qu'il n'y a pas de possibilité d'une science des systèmes de signes littéraires (p. 47). Tout de même, en rapprochant Saussure de Propp et de ses successeurs, Avalle nous démontre l'enjeu d'un réseau de relations signifiantes dites « structure » et son application aux formes narratives: selon Saussure, une légende se compose d'une série de symboles qui se relie aux plus petites composantes, les *éléments* (p. 39). Ces éléments constitutifs — et en ce point de départ méthodologique il anticipe les résultats principaux obtenus par Propp — renvoient à une distinction nécessaire entre « drame » et « identité » (pp. 32 suivantes), ou, dans la terminologie des formalistes russes, notamment celle de Tomaševskij et de Propp, entre *fable* et *sujet*; l'enchaînement linéaire des symboles engendre un graphe triple afin de permettre l'encodage du sens (p. 38): le *blason*, le *caractère moral* et le *nom propre*. Saussure semble donc donner à la légende le statut d'un système de signes. Comme dans tout autre système, les signes (ou les « symboles » de la légende, une fois lancés « dans la circulation » (p. 39), changent à tout moment d'« identité ». À partir de cette *circulation* et d'un certain pourrissement des structures narratives profondes (le « drame »), Saussure évite le réductionnisme rigoureusement pratiqué par des sémioticiens comme Greimas, Bremond et autres. En effet, les recherches ethno-culturelles de Saussure nous semble beaucoup plus applicables à la littérature que celles des formalistes russes, parce que la légende change continuellement d'identité et que, même si on conçoit des personnages comme *signaux*, ils resteront toujours des réalisations individuelles (cf. pp. 47 ss.). Soulignons, enfin, le fait que ces notes nous montrent un Saussure *autre* — « sauvage », « illisible », « obscur » —, qui refuse constamment toute contribution à une théorie exhaustive de la science de la littérature téléologique des textes littéraires.

Tandis qu'Avalle nous présente des fragments qui échappent à toute systématisation, Jens Ihwe et Teun A. van Dijk essaient dans leurs exposés de « ... ruiner et [de] remplacer la science littéraire traditionnelle (méthode d'interprétation herméneutique, *Geisteswissenschaft*... (p. 54) par une théorie littéraire basée sur les résultats de recherches en grammaire générative et, en même temps, par l'intégration de la théorie des modèles. D'après Ihwe² « l'œuvre d'art verbal » (p. 66) est déterminée d'après sa relation avec

¹ « La sémiologie de la narrativité chez Saussure », in: Bouazis, éd., *op. cit.*, pp. 19-49. On est redevable à l'auteur de l'établissement et de l'annotation du texte saussurien.

² « Aspects empiriques et aspects théoriques d'un modèle de littérarité basé sur un modèle de la communication verbale », *op. cit.*, pp. 53-78.

les autres formes déjà existantes. Du point de vue dynamique, le texte littéraire est donc entendu comme une espèce de *Kommunikatives Handlungsspiel* (K. O. Apel) de plusieurs sortes de langages — que ce soit des langages-objet ou des méta-langages — aussi bien que comme un système modelant des langages pragmatiques (pp. 67 suivantes); de sorte que «...l'établissement d'un modèle de communication verbale qui nous permet... de mettre sur pied une hypothèse non triviale de cette utilisation du langage...» (p. 77) nous montre explicitement le fonctionnement textuel à l'intérieur de la culture. Cependant, on pourrait se demander comment on arrive à hypostasier un «fait littéraire» sans passer à une esthétique normative.

Quoique la grammaire générative transformationnelle se soit bien établie dans les sciences humaines, van Dijk³ se pose la question d'un renouvellement radical de la théorie chomskienne (1965) en considération de son application aux textes poétiques. D'abord, il reprend le problème des *degrés de grammaticalité* (pp. 82 suivantes: la poésie peut-elle être définie comme *écart* de langage? Ces écarts sont-ils dérivables des structures profondes par des structures déviantes dans la mesure où la grammaire de base ne sera plus capable de générer des phrases grammaticales? Bien entendu, il s'agit ici de questions déjà posées depuis quelque temps; mais l'auteur envisage l'élaboration d'une grammaire textuelle qui peut être étendue «avec des règles facultatives pour engendrer des *semi-textes* et/ou des *super-structures textuelles* (mètres, structures narratives, etc.).» (p. 86). En tout cas, il faut douter de la pertinence de la formule donnée par van Dijk (p. 87):

Soit $G_{TP} \rightarrow G_{TnMS}$

où G_{TP} — Grammaire des textes poétiques
 G_{TN}

où G_{TP} Grammaire des textes poétiques
 G_{TN} Grammaire textuelle de base
M l'ensemble des règles modifiant les règles de G_{TN}
S l'ensemble des règles spécifiant les superstructures facultatives

Car le symbole S restera toujours a-généré à cause d'un engendrement infini de superstructures textuelles; de même, l'énergie innovatrice du langage poétique ne permettra jamais la réduction simple aux structures déjà existantes. Les démarches de Peter Madsen et de Per Aage Brandt sont beaucoup plus avancées dans leur rigueur méthodologique que celle de van Dijk. Madsen⁴ examine tout au début de son essai trois approches différentes d'une poétique de la contradiction: le langage poétique comme *paradoxe* face à la réalité sociale, selon Cleanth Brooks — la contradiction et la *Verneinung* de la tendance socialement dominante, selon Adorno — la relation dialectique entre la lecture productive (paragrammatisme) et l'écriture, selon Kristeva. Si les critiques réagissent contre le même phénomène social, leur démarche ne va pas dans le même sens,

³ «Modèles génératifs en théorie littéraire», *op. cit.*, pp. 81-99.

⁴ «Poétiques de contradictions», *op. cit.*, pp. 101-141.

et leurs situations sociales ne sont pas semblables; tout de même, la tendance méthodologique dont il s'agit tant chez Brooks que chez Adorno est la même: l'instrumentalité *rationnelle*. La contradiction de Brooks se trouve dans le texte même, et ce n'est qu'une contradiction *médiante*. D'autre part, le prolongement idéologique du marxisme-léninisme n'est pas nécessairement le meilleur point de départ d'une analyse de l'entrelacement des formations textuelles et des autres phénomènes sociaux. Madsen croit trouver dans les recherches de Brooks sur la métaphore, dans les réflexions d'Adorno sur la contradiction entre les produits de la *Kulturindustrie* et les textes kristéviens, des dispositifs pour un renouvellement d'une science du texte en conformité [*sic*] avec une analyse adéquate de la société. Les conclusions des exposés de Brandt⁵ et de Bouazis⁶ nous semblent être analogues. Brandt distingue trois niveaux dans la *pensée* du texte:

- a) l'homotextualité
- b) l'hétérotextualité
- c) l'intertextualité

En critiquant la sémantique structurale, il lie l'homotexte (le texte comme tel au sens linguistique) à l'hétérotexte qui s'engendre à partir d'une *Verwerfung* de l'ordre symbolique, de sorte que l'intertexte traverse la mutilation signifiante de l'enchaînement virtuel de divers homotextes. Bouazis, au lieu de *dé-centrer* le champ notionnel (linguistique, psychanalytique, philosophique,...), crée une véritable inflation terminologique voire idéologique («différential», «suppléance», «disjonctivité continue», etc.) en mélangeant des concepts *précisément* définis par Kristeva, Derrida, Deleuze, Lacan...

Reprenons donc le texte de van Dijk (p. 94): les modèles génératifs en poétique nous ont montré que «pour construire une théorie adéquate de la littérature il ne faut pas seulement *penser* la littérature mais surtout *notre langage sur la littérature* [C'est nous qui soulignons.]

Christian BAUER
Université Laval, Québec



Charles GRIVEL, *Production de l'intérêt romanesque*, La Haye-Paris, Mouton, 1973, 428 p.

Le titre même du travail de Charles Grivel est révélateur d'un projet et d'un niveau d'intervention critiques spécifiques. Naguère, une thèse aurait soutenu le propos inverse en étudiant l'intérêt de la production romanes-

⁵ «La pensée du texte», *op. cit.*, pp. 183-219.

⁶ L'analyse structurale de la suppléance du texte», *op. cit.*, pp. 145-181.